

doado

chasseur d'orages

Élise Fontenaille



rouergue

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Herb décide de quitter son ghetto de riches, à Vancouver, pour aller répandre les cendres de son grand-père dans le désert, près de Santa Fe. Trois étudiants vont l'accompagner dans ce road-movie au travers des Etats-Unis, plein de rencontres, de paysages époustouflants, et de coups de foudre !

ÉLISE FONTENAILLE

Née en 1960, Élise Fontenaille vit à Paris. Longtemps journaliste, elle se consacre aujourd'hui à l'écriture. Elle a publié sept romans chez Grasset, dont le dernier, *Unica*, vient de recevoir le Grand Prix de la SF 2008. *Chasseur d'orages* est son premier roman jeunesse. Il est situé à Vancouver, où elle a vécu deux ans et rêverait de vivre toujours...

© Rouergue, 2011
ISBN 978-2-8126-0282-5
www.lerouergue.com

Chasseur d'orages

Élise FONTENAILLE

doA
do
AU ROUERGUE

Extrait de la publication

À Gaspard et Rémi,
à Azra, Fergus et Phoebe.

West Vancouver

Je m'appelle Herb – Herb Moriarty –, j'ai eu quinze ans en mai dernier et je vis avec mon père à West Van, le quartier le plus chic de Vancouver, celui où tout le monde rêve d'habiter – et d'où je rêve de foutre le camp depuis que j'y ai mis les pieds.

Avant, j'habitais Kitsilano avec John, mon grand-père. C'était la belle vie, jusqu'à l'automne dernier, où tout s'est écroulé.

J'étais heureux à Kits, ici je suis très malheureux : au moins, c'est clair.

Kits, c'est vivant, c'est le quartier des musiciens, des poètes, des écrivains... Il y a pas mal

d'Indiens, des Grecs aussi, des gens de partout, des bars, des restos... John y avait plein d'amis.

À Kits, les gens n'ont pas beaucoup d'argent, mais ils savent faire la fête...

Ici, à West Van, c'est juste le contraire : les gens sont riches, froids, distants, fermés sur eux-mêmes et leurs grosses baraques moches.

Je pense souvent à John.

La nuit, je ferme les yeux, j'essaie de dormir, et je nous revois dans les îles de la Reine Charlotte, l'été dernier.

On est au milieu de la *rain forest*, on pagaye le long du lac, entourés d'arbres hauts comme le ciel, ceux de la forêt primitive, les derniers : « Les rares que ton père n'a pas fait abattre », disait John. Soudain, je sens qu'on nous observe ; je lève la tête : sur chaque cime, un aigle nous regarde, le cou tordu, l'œil perçant, curieux comme une petite vieille.

Les aigles, il y a en beaucoup à Vancouver, mais ceux des îles de la Reine Charlotte sont plus classe, ils font leur nid avec de vraies branches, et pas avec des débris de plastique et de métal rouillé

piqués dans les casses de bagnoles, comme celui que j'ai trouvé un jour au pied d'un cèdre dans la réserve indienne de Vancouver :

– On dirait de l'art contemporain, a sifflé John, en détaillant les matériaux.

J'ai failli l'embarquer et le laisser devant la porte de la *Vancouver Art Gallery*, le genre d'endroit où Jennifer – ma charmante belle-mère – adore exhiber ses robes hors de prix, les soirs de cocktail. L'art, bien sûr, elle s'en tape, elle veut juste se montrer.

Mais je suis mauvaise langue : tous les aigles ne sont pas comme ça à Vancouver, il y en a encore qui font leur nid «à l'ancienne», avec de vrais morceaux de bois.

Hier matin, en filant à vélo vers la forêt – pour ne plus entendre les jérémiades de Jennifer – j'ai vu une ourse qui faisait nos poubelles, ses petits cachés derrière elle. Ça m'a fait plaisir de les voir, et en même temps, ça m'a fendu le cœur – je me suis senti tellement seul...

Le soir, j'en ai parlé à Pete. Il m'a dit d'un air agacé :

– J'ai beau acheter des poubelles *high tech*, ces saletés d'ours arrivent toujours à les ouvrir. Si ce n'était pas interdit, je leur mettrais bien un coup de fusil.

Voilà le genre de père que j'ai.

Là-dessus, Jennifer est arrivée avec un nouveau nez, pointu, relevé, assez bizarre – elle passe sa vie chez son chirurgien esthétique, j'espère qu'il lui fait un prix...

Je me suis exclamé :

– Très joli nez, Jennifer !

Je n'aurais peut-être pas dû ajouter :

– Comme ça, tu ressembles *vraiment* à Michael Jackson.

Son sourire s'est figé, et j'ai pris une sacrée baffé.

Ça fait du bien de dire ce qu'on pense : John m'a appris à détester l'hypocrisie.

Elle s'est plainte à mon père toute la soirée, en buvant des Martini au bord de la piscine. Par la

fenêtre de ma chambre, j'entendais sa voix stridente, de plus en plus aiguë :

– Ce gosse est infernal, il n'est pas normal ! Il ne regarde jamais la télé, tout le temps à lire ou à traîner dans la forêt. Tu dois t'en débarrasser ! C'est lui ou moi. Il faut l'amener dans un centre pour enfants perturbés, j'en connais un très bien...

Mon père ne disait rien, il attendait que ça passe.

À ce moment-là, j'ai fermé la fenêtre.

– T'inquiète pas, ma belle, je vais pas vous gêner longtemps.

J'ai jeté un œil au calendrier : demain, c'est le 28 juin, la nuit des *Illuminares*, une nuit rêvée pour dégager.

Je sais très bien ce que Jennifer veut faire de moi, ça lui trotte dans la tête depuis que j'ai débarqué. Une de ses amies a expédié sa belle-fille à la frontière mexicaine, dans un centre pour délinquants de luxe, entouré de barbelés et de miradors : elle l'avait surprise en train de fumer. Ça ressemble à Guantanamo, à part qu'on n'y

noire, vide, au milieu des iris : plus aucune trace de cendres.

– Il est sorti tout seul, on dirait, ce sacré John !, a dit Mina.

Ça m'a bien plu, le ton qu'elle a eu, en disant ça : « Ce sacré John ! » Comme si elle l'avait bien connu, elle aussi.

Et une larme a coulé de mon œil, une seule, lentement ; je ne pensais même pas à l'essuyer.

On l'avait fait, ce voyage, le dernier voyage de John.

Mina a fait un pas vers moi, elle a léché la goutte d'eau sur ma joue, et on s'est embrassé, tout doucement, longtemps – longtemps...

Ouvrage réalisé
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue